

étaient la cible, l'épuration des listes était l'objectif officiel. Il fallait comparer et étudier cas par cas.

La comédie dura un bon moment, il avait été renvoyé de service en service. Au bout de quinze jours, il eut enfin accès aux services d'état civil et compara les noms qu'il avait et ceux d'Alger. Étant donné le travail de fourni du dépouillement, il préféra rentrer à Paris et proposa que pour son prochain voyage il puisse avoir accès aux autres fichiers : prestations familiales, inscrites à la sécurité sociale, chômage...

Pour lui le cauchemar administratif commençait, mais il fallait sortir l'aiguille de sa botte de foin.

De retour, il fit son rapport à André, et se mit au travail.

Le résultat ne se fit pas attendre : plus de 10 000 noms de personnes décédées furent supprimés des listes de retraites et des courriers envoyés pour la réversion. 30 000 demandes de preuve de vie envoyée écrites en français, en arabe et en berbère pour confirmer l'existence de personnes de plus de 70 ans.

Ce grand ménage fit du bruit de l'autre côté de la méditerranée, le gouvernement était bien embarrassé pour expliquer pourquoi des morts touchaient des retraites françaises et surtout pourquoi elles étaient supprimées.

Il y eut un échange entre les ministères des Affaires étrangères. On ne réclamerait pas les retraites indûment versées, mais il fallait s'attendre à ce que les prestations familiales, les droits à la sécurité sociale et de chômage soient vérifiés.

Pour Charles, les premières comparaisons avaient été productives. Les noms introduits dans les listes furent complétés par des adresses et des situations familiales, il avait en main le bout du fil de la pelote, il devait le dérouler et enquêter. Une douzaine de citoyens en tout, ça ferait partie de son prochain voyage.

Il rappela son correspondant à Alger qu'il avait fini par rencontrer et avec lequel il avait sympathisé. Tout le système n'était pas

pourri, la gangrène prévaricatrice avait fait des ravages, mais il restait encore des îlots d'honnêteté.

Nous étions en 1990 et les premières élections municipales et départementales libres allaient avoir lieu en juin suivant les règles de la nouvelle constitution de 1988.

Comme le FIS était en tête des sondages, Charles devait intervenir avant. Dès février il retourna à Alger au prétexte de vérifier les prestations d'assurance maladie auxquels certains ressortissants avaient le droit, car ils avaient travaillé et cotisé en France. Son fichier qui avait été comparé à celui des retraités avait été épuré des morts avérés et de ceux qui ne donnaient plus signe de vie. Les noms des douze personnes qui étaient soupçonnées y avaient été rajoutés.

Sa véritable mission était d'approcher ces suspects. Avec la DGSE, ils avaient préparé un cheminement en partant d'Alger. Il avait loué une voiture 4X4 pour pouvoir rouler sur les routes des bleds.

Il passait deux jours au ministère pour les recherches officielles et une semaine sur la route pour pister ces individus.

C'est ainsi que, muni de cartes d'état-major, il commença sa prospection par la wilaya d'Alger, puis celle de Blida, celle de Médéa, celle de Chlef. Avec ces cinq régions, il avait couvert huit des douze noms.

La méthode était toujours la même. Il se rendait au domicile du suspect, invoquait le contrôle de la sécurité sociale, montrait ses papiers de mission, demandait à parler à la personne qui en général tombait des nues. Elle n'était pas concernée, elle n'avait pas travaillé en France, il devait avoir une erreur, son cousin y était allé, ce devait être lui, il y avait sans doute une erreur de prénom dans le fichier.

Charles s'excusait, vérifiait les noms et adresses, demandait où il pouvait trouver le cousin, expliquait que son métier était très difficile.

Il venait de France, il avait appris la langue, il devait faire des enquêtes interminables, et avait très peu de résultats.

Ça se terminait par un thé à la menthe, une discussion sur la situation en Algérie, les élections qui allaient avoir lieu en juin et les tendances politiques. Des noms étaient cités surtout ceux du FIS (il avait le répertoire des représentants locaux du mouvement) puis il sondait sur le nom de Layada. Soit son interlocuteur connaissait, soit il se méfiait, ou encore l'ignorait. Le tri allait vite et les réactions à l'énoncé du nom pouvaient conduire à une belle colère, il s'excusait et se retirait.

Le suspect principal faisait partie de la liste qu'il avait établie, il était convenu que ce serait le dernier qu'il devrait rencontrer.

Il avait une adresse près d'Oran, il fallait prendre le temps d'y aller et d'inspecter les lieux avant de se présenter.

Il le fit, mais s'aperçut bien vite qu'il avait été repéré et que l'approche serait plus compliquée que prévu. Il resta plusieurs jours sur place, pour noter et photographier discrètement les personnes qui entraient et sortaient de la résidence.

Il eut un contact avec André qui lui dit de rentrer.

Sa deuxième intervention en Algérie prit fin avec des listes contrôlées pour la sécurité sociale et le repérage d'un certain nombre de personnes favorables au nouveau mouvement qui naissait, Le GIA. Les informations qu'il avait collectées et les photographies prises s'avèrent intéressantes. André reprit le dossier en main et lui demanda d'attendre avant de bouger, d'autres personnes allaient prendre le relais, il verrait plus tard s'il y avait lieu de retourner sur place.

CHAPITRE VI. ISLAMISATION

En Algérie, Le Front islamiste du salut (FIS) sortit largement vainqueur des élections communales et départementales de juin 1990, avec 54 % des suffrages exprimés.

Dès qu'ils furent en fonction, là où ils étaient majoritaires, les conseillers municipaux et départementaux, islamistes salafistes, instaurèrent un certain nombre de règles de vie basée sur la charia. Trente-deux des quarante-huit Wilayas étaient dirigées par le FIS, qui plaçait clairement le conservatisme religieux au-dessus de la démocratie.

Les populations, pour la plupart paysannes, furent obligées de suivre les préceptes ordonnés. Les plus démunis se virent encadrés, obligés de mosquée, de coran, de prières quotidiennes, de ramadan. Les femmes, qui n'avaient plus le droit de sortir seules, se retrouvèrent voilées de noir.

Les prédicateurs agissaient comme de véritables laveurs de cerveaux, promettant la vengeance divine aux mécréants et les pires punitions à ceux qui n'obéissaient pas.

Les élections législatives eurent lieu le 26 décembre 1991. Au premier tour le FIS obtint 184 sièges sur 231 en raison de ce scrutin uninominal à deux tours. Seulement trois millions d'électeurs sur treize avaient voté pour le FIS, mais le jeu des majorités produisit l'inverse. Avec seulement 24 % des suffrages exprimés, ils obtinrent

la majorité. L'armée ne supporta pas le résultat et le 11 janvier 1992, les militaires du groupe dit «Les Janvieristes», prirent le pouvoir, contraignirent le Président à la démission et annulèrent les élections. Les militants, conseillers communaux, départementaux et députés se réclamant du FIS, furent arrêtés et conduits dans des camps du Sud saharien. Ce fut le début de la guerre civile en Algérie.

L'opinion internationale, qui avait été mobilisée par la guerre du Golfe entre les mois d'août 1990 à février 1991 et par «l'opération Daguet», ne se rendit pas vraiment compte de la situation.

Cet épisode antidémocratique conduisit à 10 ans de guerre civile avec sa cohorte de meurtres, de tortures, d'exécutions et plus de 150 000 morts.

Les forces gouvernementales, savaient où se trouvaient les points de révolte les plus chauds et procédaient par actions coup de poing. Ils prenaient un village comme cible et passaient par les armes tous ceux qui ne faisaient pas allégeance au gouvernement.

Les révolutionnaires n'étaient pas en reste, prenant en otage et rançonnant ces pauvres paysans qui ne comprenaient pas grand-chose à ce qui se passait, se retrouvaient avec la peur de voir leurs récoltes saccagées, leur bétail égorgé.

En ville, la police d'État patrouillait suivant les bons préceptes de formation à la française, la police secrète faisait le reste, écoutes, suivis, infiltrations, arrestations et incarcération sans motif, tortures, et disparitions : toute la panoplie des régimes fascistes.

Ainsi de chaque côté arrivaient-ils à tenir, par terreur réciproque, leurs positions, au détriment de la population.

C'est la raison qui conduisit à la création du GIA. Le MIA étant jugé trop mou.

Le FIS trouva en Layada un émir pur et dur, prêt à mourir pour la révolution, avec des méthodes radicales et un charisme à toute épreuve.

Ils le financèrent et petit à petit le GIA prit naissance. Les membres les plus durs du MIA furent repris, les autres éliminés.

L'émir s'entourait des meilleurs éléments. Le centre de commandement ne comportait que six hommes, intelligents, décidés, sans scrupules, prêts à donner leur vie pour la cause et pour Allah. Le profil du djihadiste parfait.

Fin 1992, la structure était prête, les recrutements finalisés. Les actions brutales pouvaient commencer. Les attentats s'enchaînèrent, visant toutes les grandes villes d'Algérie, semant la mort et la terreur dans le pays.

L'obligation de suivre la charia était intimée aux populations qui étaient sous l'emprise du FIS et de son bras armé.

C'est dans ce contexte qu'appauvri par le manque de rentrées fiscales et par le coût de la lutte armée, le Président algérien demanda l'aide financière de la France.

En janvier 1993, le Premier ministre socialiste français, Bérégovoy, vint à Alger et octroya un prêt de cinq milliards de francs au gouvernement algérien.

Cela ne porta pas chance aux socialistes, aux élections législatives de mars suivant, la droite l'emporta et le président Mitterrand subit sa deuxième cohabitation.

Quant à l'ancien premier ministre, selon la version officielle, il se suicida.

Règlement de compte interne, vengeance du GIA, mise en cause dans des affaires de délits d'initiés et de prêts illégaux ?

Les hypothèses les plus rocambolesques furent émises. Dans son éloge funèbre, le Président français fustigea ceux qui avaient livré :

« Aux chiens l'honneur d'un homme, et finalement sa vie, au prix d'un double manquement de ses accusateurs aux lois fondamentales de la République, celles qui protègent la dignité et la liberté de chacun d'entre nous ». (citation)

Les subsides amenés par la France conduisirent à un renforcement des forces intérieures et de leurs actions, mais aussi entraînèrent la décision du FIS de se venger.

Une réunion secrète eut lieu à Tizi Ouzou, entre les têtes politiques du mouvement et les six du GIA. Une action très forte devait être menée contre la France. Laquelle, comment ? Une liste de possibilités était offerte avec l'aide des réseaux internationaux, des financements arabes et les armes d'Al Quäida.

Le séminaire déboucha sur une proposition, un financement et un plan d'action, la machine infernale était en route.

CHAPITRE VII. MORTELLE RANDONNÉE.

Dans la cour de la ferme, les six hommes se tournèrent vers la Mecque, saluèrent, puis entamèrent leur incantation, se prosternant sur leur tapis, ils se relevèrent et recommencèrent. Leurs psalmodies résonnaient entre les murs, maintenant les autres occupants de la ferme dans une attitude respectueuse et silencieuse.

Pas un bruit, pas même celui d'un animal, cet instant était comme sacré, le temps était suspendu au soleil qui se levait, embrasant collines et champs.

Dans l'air pur de ce matin de mars, un dernier salut à Allah et à la parole du prophète mit fin à la prière, le coq chanta.

Ils se retrouvèrent à l'intérieur près du feu, autour d'un thé à la menthe, servi par une créature en burqa noire, et se concertèrent en arabe :

— Bon, tu as bien compris, Chérif, mon frère ?

— Oui, c'est clair, je vais chercher le camion près de l'aéroport, après je vais à Samsun prendre le chargement et les noisettes, je reviens avec le camion jusqu'à Izmir.

Je l'embarque sur le ferry que tu m'as indiqué. Je reviens à Istanbul, prends l'avion jusqu'à Alger, où tu me fais récupérer avec ma voiture.

— C'est cela. Antar, tu vas à Tripoli sortir le camion de noisettes du bateau, on te laissera passer facilement avec le bon d'importation,

tu le ramènes par la route du sud jusqu'à la frontière. Tu le gares dans l'entrepôt que je t'ai indiqué et tu attends. Quand nos amis douaniers seront en place, il y aura le signal au poste de garde, tu passes et tu reviens ici jusqu'à la ferme que je t'ai indiquée.

— Bien, Abdelhak, et le scientifique quand vient-il ?

— Il se débrouille depuis Samsun jusqu'à Sarcelles, on le retrouvera plus tard là-bas au repaire.

— Personne ne doit être au courant de la suite, dit Mansouri, qu'Allah soit avec vous !

— Pour le règlement, les fonds saoudiens sont arrivés, on fait le transfert dès que le chargement est sorti de Turquie. Chérif, tu m'appelles d'Izmir avec le nom de code « Noisettes » ça voudra dire que le camion est bien parti.

— Vous avez l'argent pour la nourriture, le fuel et l'hôtel. Vos vrais faux passeports algériens sont parfaits, tout est prêt Inch'Allah.

Ils se séparèrent rapidement, chacun devant retrouver sa cache et ses hommes. Au fond du cœur, ils avaient un immense espoir, celui de la vengeance irrémédiable du djihad. Leur vie ne comptait pas, la cause était au-dessus de cela. Combattre l'infidèle, instaurer l'état islamique, remettre l'ordre divin au milieu de ces dépravés et les châtier.

Chérif se dirigea vers son vieux Nissan, garé dans la cour, se retourna une dernière fois vers ses compagnons, et démarra.

Il roula vers son douar, sur la route cahotante et pleine de nids de poule, après une heure, se retrouva chez lui, à la ferme gardée par ses combattants.

Il alla saluer sa femme qui l'attendait, leva son voile la serra contre lui, puis souleva sa djellaba noire, la retourna contre le mur, l'obligea à se baisser. Il se défit et la pénétra violemment, en quelques mouvements secs il jouit en elle avec un grognement.

Après ses ablutions, il s'assit à la table, bu, mangea, prit son baluchon, sans un mot, il le lança à l'arrière de la voiture, démarra vers Alger et sa mission.

Arrivé à l'aéroport d'Alger, l'avion était dans trois heures, il chercha le garage indiqué et y gara le véhicule. Il se rendit en bus, au terminal, le vol vers Istanbul était annoncé. Il acheta son billet comptant en présentant le passeport, garda avec lui le sac, passa la police, un filet de sueur dans le dos et attendit son départ.

Il atterrit à Rome et resta quatre heures en transit. Reprit un autre avion vers sa destination. Épuisé il arriva dans la nuit et loua une chambre dans un hôtel modeste sur la zone aéroportuaire. Il pria, dîna frugalement et dormit comme une souche.

Le lendemain, Chérif se rendit à l'adresse du transporteur indiqué. Il était attendu. Le quinze tonnes était là, avec sa bâche verte et ses vieilles ridelles en bois. Il signa les papiers, puis fit tourner le moteur, celui-ci rechigna, puis cracha un épais nuage de fumée noire, avant de se mettre à tourner régulièrement.

Il vit que les 250 000 km affichés au compteur n'étaient pas usurpés, il devait faire ce parcours, Istanbul vers Samsun, Samsun vers Ankara, puis Ankara vers Izmir. Il ne fallait pas que cet engin antique le lâche, surtout avec sa cargaison à bord. S'il était pris avec ce qu'il transportait, l'ordre était de se tuer. Les pilules de cyanure étaient dans sa poche. Il réfléchit, il lui fallait au moins une arme. Il sortit du garage et s'arrêta chez le quincaillier local et choisit un solide couteau de sacrifice. Ce couteau avait une belle lame, bien affûtée et suffisamment longue, pour arracher le cœur d'un mouton ou lui trancher la gorge. Il fit plusieurs mouvements, la poignée était bien en main. Il se sentit mieux, plus sûr de lui.

Après deux bonnes heures d'encombrement, le pont sur le Bosphore étant un cauchemar, il sortit d'Istanbul. À 50 kilomètres à l'heure sur la route de Samsun, il prit son temps, fit le plein. Il allait

avancer le plus possible, il n'était attendu que le lendemain après-midi. Son correspondant avec le chargement devrait respecter son rendez-vous, lui avait-on dit.

Il roula 750 km, s'arrêtant deux heures pour dormir un peu et avaler un kebab, le véhicule malgré les bruits inquiétants de châssis et de carrosserie, se comporta correctement. Le moteur émettait un claquement de diesel casserole, auquel il finit par s'accommoder.

Le lendemain matin, il arriva à la ville côtière, sur la mer Noire. Son plan lui indiquait une maison isolée dans les bois, sur une colline au sud de la ville. Il tâtonna un peu et trouva l'emplacement. C'était encore trop tôt, il se gara et s'assoupit dans un petit chemin. À midi, il admira les reflets du soleil sur la mer qui s'étendait sur 400 kilomètres de Samsun à Sébastopol.

Il termina les restes de kebab, but un peu de thé froid et attendit jusqu'à quatorze heures.

Il se présenta avec le camion à l'entrée de la maison. Peu de temps après un homme enturbanné, affublé de petites lunettes rondes, cerclées de métal, s'approcha de la grille et lui donna les codes de reconnaissance auxquels il répondit. Celui-ci monta dans le camion et lui intima l'ordre de démarrer. Il le pilota jusqu'à un entrepôt agricole.

« Appelle-moi Bachir, gare-toi là, je vais ouvrir les portes. Tu entreras jusqu'au fond du bâtiment où il y a un gros palan ».

Ce qu'il fit. « Aide-moi à passer les sangles autour de cette caisse, recouverte de feuilles de plastiques opaques, posée sur une palette, sois prudent, c'est lourd et dangereux »

Ils sanglèrent l'objet et l'accrochèrent au palan. Ils le hissèrent et le déposèrent sur le plateau du camion, dont ils avaient relevé les bâches. Ils l'amarrèrent fermement.

« Maintenant, recule le camion jusque sous le silo que tu vois à l'entrée. »